CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES SPÉCIFIQUES, ET SUR LEUR ABUS EN MÉDECINE;

N° 191.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 août 1818; pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR P. F. BONET, de Meaux,

Département de Seine-et-Marne;

Bachelier ès-lettres; ancien Élève de l'hôpital Saint-Louis.

Has inter medicos pugnas et controversias rogo Deum optim. max. ut in magnum humani generis, et præsertim christianæ republicæ commodum componere velit, quo medicina tot retro sæculis miserè jactata, in placido tranquillitatis, et concordiæ portu conquiescat. BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL, *Examinateur*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MONSIEUR F. DUPORTAIL,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris ; Médecin du Comité de bienfaisance du sixième arrondissement de la ville de Paris ; Membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

O mon cher bienfaiteur, en vous dédiant ce faible fruit de mes travaux, je satisfais à l'un des plus pressans besoins de mon cœur.

Je n'oublierai jamais les bontés que vous avez eues pour moi et les grands services que vous m'avez rendus. Non, tant de bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

L'amitié m'offre encore près de vous, qui avez dirigé mes premiers pas dans les sentiers si difficiles de la pratique médicale, toutes les sollicitudes de la tendresse la plus vive.

Puisse ce faible essai me survivre ! il publierait du moins le témoignage de ma gratitude ; il transmettrait le souvenir de vos vertus et de mon affection sincère.

P. F. BONET.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES SPÉCIFIQUES,

ET SUR LEUR ABUS EN MÉDECINE.

Je me propose de prouver que l'usage que l'on fait, comme *spécifiques* en médecine, de certains médicamens, dont je ne nie point les propriétés réelles et salutaires, lorsqu'ils sont administrés convenablement, peut souvent entraîner des effets nuisibles, quand on en fait un emploi universel et exclusif dans certaines maladies.

Quels dangers ne doit pas entraîner dans la pratique un pareil abus ! Quelles conséquences, bien plus dangereuses encore, ne doivent pas résulter pour la théorie, de l'opinion une fois accréditée, *que certains spécifiques ont seuls la vertu de guérir les maladies auxquelles on les applique, dans tous les temps, dans tous les lieux, et à toutes les époques de ces maladies; quels que soient l'âge, le tempérament, et les diverses habitudes du sujet auquel ils sont administrés* (1).

(1) Un homme qui a la moindre connaissance de la médecine, dit *Freind* (Hist. de la med., trad. de l'anglais), doit être persuadé qu'il n'y a point de re-

J'ai donc pour but, dans ces considérations générales, de démontrer qu'aucun de ces médicamens connus sous la dénomination de *spécifiques* ne saurait avoir cette vertu qu'on leur suppose (Mémoire de M. *Gastelier* sur les spécifiques , 1789) ; et d'après la plus juste et la plus rigoureuse acception de ce mot, j'espère réussir à convaincre que , pour le praticien éclairé , il ne saurait y avoir de remèdes *universels* , dans quelques espèces mêmes et dans quelques cas particuliers de maladies qu'on prétende en restreindre l'application. Il n'est aucun de ces médicamens , quels que soient ses qualités salutaires les mieux reconnues , qui puisse remplir toutes les indications dans ces espèces même d'affections morbifiques , contre lesquelles ils ont été désignés comme *spécifiques* , et dont l'emploi ne doive toujours être subordonné à une infinité de modifications différentes , et réglé par la sagesse du médecin , et l'examen attentif et approfondi de l'ensemble et de l'intensité des symptômes de la maladie à laquelle il les appliquera (1).

Après avoir donc clairement expliqué quel sens j'attache à la dénomination de *spécifiques* , je signalerai les dangers qui peuvent

---

mède universel qui ne soit une tromperie achevée , et quelque bon qu'il soit en soi-même , quelque précieux qu'il puisse être , il est absolument impossible qu'on puisse l'appliquer à toutes sortes de personnes , dans toutes sortes de rencontres , et en tout temps. Ainsi c'est l'affaire d'un médecin également habile et prudent , qui connaît parfaitement la nature et les symptômes de la maladie , de déterminer si l'on doit ou non se servir d'un tel remède , ou quand et comment on doit s'en servir. Nous n'aurons pas loin à aller pour trouver des preuves de ceci , et nous en avons une convaincante dans ce grand et peut-être le seul *prétendu* spécifique que nous ayons , je veux dire le quinquina , lequel , si l'on s'en sert sans discrétion ou jugement , même dans les fièvres intermittentes , peut faire autant et plus de mal que de bien aux malades.

(2) « Formulæ remedia præscribendi, mutandæ sunt pro varietate temperamenti, habitûs corporis , ætatis , regionis , causarum ante edentium , etc... Qui medicinæ se dedit, si optimæ praxis esse velit studiosus , non erit distrahendus vanis quibusdam doctrinis et artibus ab eâ prorsùs alienis. » (*Baglivi* , sect. 8 , chap. 11.)

résulter de l'abus de ces médicamens; je jeterai d'abord un coup-d'œil rapide sur l'histoire de la médecine envisagée sous ce rapport, et je ferai ensuite remarquer, dans ses différens âges, l'existence de cet abus, toujours coïncidant avec le plus ou moins de perfection de la science médicale ; en sorte que l'on pourra facilement observer l'abus, ou l'emploi mieux raisonné de ces médicamens, comme un des caractères principaux et distinctifs de la bonne ou de la mauvaise médecine. Je m'appliquerai surtout à faire remarquer ces variations dans les époques les plus modernes, et dans les révolutions les plus récentes, qui se sont opérées dans la médecine. Je m'attacherai enfin à signaler, dans cet état de choses, ceux de ces médicamens dont l'emploi, comme spécifiques, de nos jours, peut donner lieu à plus de dangers.

Dans l'impossibilité où je me trouve, attendu l'immensité de la matière, de les signaler tous, je m'attacherai du moins à attaquer quelques-uns de ces médicamens, les plus usités de nos jours, dans le traitement de quelques maladies, à la curation desquelles on les a plus spécialement consacrés; je ne ferai en quelque sorte qu'indiquer ceux des époques antérieures.

§. I^er^.

En premier lieu, et pour ne pas laisser place à la moindre équivoque sur la nature de mon opinion, ni sur l'erreur que je prétends combattre, je dois présenter ici, mais avec un peu plus de développement ce que je n'ai fait qu'annoncer plus haut, et indiquer d'une manière bien précise ce que j'entends par *spécifiques*.

Je n'aurai donc en vue, dans cette dissertation, que ces sortes de remèdes employés universellement, tandis qu'ils ne devraient l'être que généralement dans certaines espèces de maladies ; et l'on verra facilement, par les développemens ultérieurs, que je ne vais pas jusqu'à dire que ces remèdes, qu'une véritable expérience (1) a

(1) « Multi experientiæ rumores affectant (dit *Baglivi*), sed priùs decernunt quod

fait reconnaître efficaces, doivent être exclus du traitement des maladies contre lesquelles on leur a reconnu des effets salutaires. Mais ce qui doit caractériser ici le vice de cet emploi des *spécifiques*, ce qui le distingue à mes yeux, c'est l'universalité de leur application. Une seconde manière de reconnaître cet abus, c'est l'uniformité dans la manière dont on en fait l'emploi, la fréquence avec laquelle on l'applique, sans proportionner la dose à l'intensité du remède et et aux différens phénomènes des maladies (1), puisque je pense, au contraire, qu'on en doit étendre ou restreindre l'usage, ou même quelquefois l'exclure entièrement, en se réglant, à cet égard, sur les symptômes particuliers des différens cas ou accidens morbifiques.

§. II.

En nous reportant à l'état primitif des sociétés, où se formèrent les premiers rudimens de la science, à ces temps où les premiers moyens de remédier aux maux de l'humanité ont été découverts et appliqués, nous voyons la médecine encore dans son enfance, mais s'exerçant sur une génération forte et vigoureuse, se servant des remèdes les plus simples, les plus vulgaires pour se délivrer

---

mente conceperant quàm experientiam consulant, illamque posteà talibus decretis mirè adstringunt, atque pro sui modulo accommodant. »

Zimmermann (de l'Expérience). On appelle communément aussi expérience la connaissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition réitérée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades sera pareillement le plus accompli; aussi le peuple le préfère-t-il toujours, et, sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme et au vieux médecin l'estime qu'il devrait n'accorder qu'à une longue et véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie, mais s'il a des cheveux blancs.

(1) « *Rolfinus*. Difficillimum est invenire remedium quod nihil lædat, et maximè prosit. »

des maladies qui commençaient à se manifester; et fière de quelques succès qui pouvaient être dus à une foule de circonstances qu'on avait négligé d'observer, appliquer les mêmes remèdes sans distinction et sans choix, dans tous les cas à peu près analogues qui pouvaient se présenter.

De ce moment, nous voyons les découvertes de cette informe thérapeutique transformées aussitôt en remèdes universels, en *spécifiques* contre tous les maux, auxquels on les appliquait sans aucune observation raisonnée des divers symptômes de ces maladies (*Daniel Leclerc*, Hist. de la médecine), à l'examen desquels il est présumable qu'on ne s'attachait alors aucunement, ou du moins que de la manière la plus inexacte et la plus imparfaite.

L'esprit d'observation se formant ensuite, mais peu à peu et par une marche très-lente, ces mêmes moyens de guérir ne furent plus employés aussi indistinctement. On commença à les distribuer d'une certaine manière, et par conséquent à mettre quelque restriction à leur universalité; mais cette distribution, ne pouvant être basée que sur celle que l'on fit des maladies, où leur succès fut le plus apparent, ne put être qu'une ébauche aussi informe que celle des maladies elles-mêmes, dans lesquelles on ne distinguait que les symptômes pathologiques les plus apparens et les plus capables de frapper les sens de ces observateurs peu exercés.

§. III.

Tels furent probablement la marche et les progrès de la médecine jusqu'au siècle que nous pouvons appeler, à juste titre, celui de la médecine d'observation; c'est celui où, par son alliance avec la philosophie, on ne se contenta plus d'observer les effets, mais on chercha encore à découvrir et à pénétrer les causes, en profitant des secours d'un sage et judicieux raisonnement, et des connaissances plus exactes que l'on avait acquises dans les autres branches de l'histoire naturelle. Nous voyons donc, dès les pre-

miers temps, les remèdes universels perdre de leur crédit, à proportion que l'art de guérir acquérait des connaissances. Je placerai cette seconde époque au siècle d'*Hippocrate*, si justement reconnu parmi nous, si dignement appelé le créateur et le père de la véritable médecine d'observation.

Distinguons bien ici au moyen de quels signes caractéristiques nous pouvons faire ressortir cette seconde époque de la science d'avec la première. Dans l'une comme dans l'autre, il existait sans doute un esprit d'observation ; mais dans la première on n'était attentif qu'aux effets des remèdes, tandis que dans la seconde on cherchait à remonter jusqu'aux causes des maladies, et on observait avec attention leur marche avant que de prescrire aucun remède. Dans la première, on ne pouvait se dispenser d'observer plus ou moins certains phénomènes pathologiques ; dans la seconde, on y joignit un examen plus approfondi de toutes les circonstances, de toutes les phases des maladies, pour mieux les connaître, et mieux apprécier leurs indications.

On put donc régler d'une manière plus judicieuse et plus rationnelle l'emploi des remèdes, et tirer ainsi un bien plus grand parti des plus utiles découvertes de la thérapeutique (1).

Voilà donc dès-lors ces remèdes, primitivement employés comme moyens universels ou presque universels, réduits à des applications générales moins étendues, plus sages et plus conformes aux lois de la nature ; voilà les *spécifiques* circonscrits du moins, et assignés à certaines classes de maladies (2).

---

(1) « Melius foret, ait *Ballonius*, homines tanti non emere, aut suorum medicorum incuriam aut ignorantiam. Hinc tollitur ea fiducia et alacritas quæ in homine perito elucet, hinc impotentia in medendo et temeraria audacia... tale peccatum nullâ excusatione, aut elevatur aut eluitur. Hoc autem medicum sollicitare debet ut si non prosit, saltem non noceat. Nam turpius est videri nocuisse quàm non profuisse. »

(2) « Et quandò incidamus in morbos vel omninò incurabiles, vel cognitu cu-

Et bientôt après, le grand homme dont nous rappelons ici la glorieuse époque, et dont nous ne saurions trop célébrer la doctrine et les principes, donnant une nouvelle direction à la science et aux études, examinant la nature avec ce génie observateur qui le distinguait si éminemment, la surprenant en quelque sorte sur le fait, et la suivant dans sa marche avec la patience la plus infatigable, s'attachant aux nuances les plus fines et les plus délicates des symptômes morbifiques, qui jusqu'à lui avaient échappé aux regards des vulgaires observateurs, parvint bientôt à discerner parmi les genres mêmes des maladies différentes espèces toutes remarquables, dont il assigna les classes particulières à l'aide de signes certains et de diagnostics qu'il apprit à distinguer de la manière la plus précise.

L'emploi des remèdes suivit les mêmes progrès ; et quelque simple, quelque bornée que fût dans ses moyens la thérapeutique de ce grand homme et de ses successeurs immédiats, *Hippocrate*, avec un petit nombre de remèdes très-simples, eut l'art de remplir toutes les indications ; en sorte qu'il fut le premier qui posséda ce talent qui distingue encore de nos jours le grand médecin, et en est en quelque sorte le cachet; je veux dire tout à la fois l'art de bien observer, et la plus grande simplicité dans les prescriptions.

Doit-on s'étonner d'après cela que ce grand homme, qui n'était devenu le plus habile à découvrir les indications vraies et propres à la guérison des maladies que par suite de ce soin et de cette attention extrêmes qu'il mettait à observer leurs phénomènes, n'ait indiqué aucun remède comme universel et exclusif, se soit montré, au contraire, l'adversaire de ce que l'on me permettra d'appeler ici le système des spécifiques ? Le régénérateur, ou plu-

---

ratuque difficiles, nihil magis curandum quàm ut à nimiâ remediorum, vel inutilium, vel minùs proficuorum copiâ abstineamus ; eorum namque usu superfluo quàm graves oriuntur in ægrotantibus affectiones, et morbis antiquis medicorum culpâ novi acervantur ! »

tôt le véritable créateur de la médecine d'observation ne put être le conservateur, et encore moins le propagateur d'un pareil abus.

§. IV.

La médecine se divise naturellement en deux parties fort inégales entre elles, quant à la difficulté, et surtout quant à l'importance qu'elles présentent. La première, celle qui constitue plus particulièrement le grand médecin, la science médicale proprement dite, consiste dans la connaissance de la nature et des divers accidens des maladies, dans la recherche des causes qui ont pu la produire, dans la découverte de leurs effets divers et de leurs phénomènes particuliers, et dans l'examen approfondi de tous les signes qui doivent servir à les caractériser. La seconde partie, que l'on désigne sous le nom de *thérapeutique*, qui a pour objet le choix et l'application des moyens curatifs, n'en est à proprement parler qu'une division. Elle est absolument nulle sans la première, tandis que l'autre est presque tout sans elle.

Cette difference que je cherche à établir dans ces deux parties de la médecine suffira, je crois, pour bien faire apprécier celle qui existe entre ces deux qualités du médecin, et la prééminence que je crois devoir accorder à la première. En suivant cette idée et en la développant dans toute son étendue, on peut dire que, si l'étude peut suffire pour acquérir l'une de ces connaissances, l'autre exige de plus un don particulier de la nature, qu'elle n'accorde pas également à tous les praticiens : que l'une est entièrement communicable par l'instruction, tandis que l'autre ne saurait l'être que jusqu'à un certain point; et qu'enfin on peut dire de celui qui possède cet art si difficile du diagnostic qu'*il est né médecin*.

Quelque hasardée que puisse paraître une pareille opinion, où trouverait-elle mieux sa place et son point d'appui que lorsqu'il est question d'*Hippocrate?* Qui mieux que lui en pouvait justifier l'application? qui pourrait se refuser à reconnaître en

lui ce génie extraordinaire, d'une nature supérieure, et qui, s'il dut beaucoup à des études bien dirigées, bien soutenues, et à un travail infatigable, fut cependant bien plus redevable encore à cette intelligence comme surnaturelle dont il était doué. On ne peut se dispenser de convenir du petit nombre des moyens pharmaceutiques mis en usage par *Hippocrate* et par les médecins de son temps. Ainsi c'est sous ce point de vue et d'après ce grand modèle qu'il faudra apprendre à reconnaître et à juger le médecin, suivant qu'il aura reçu de la nature des dispositions particulières pour l'art si difficile du diagnostic.

De même aussi l'on ne doit juger des progrès et de l'état de splendeur de la science médicale, dans les différens âges, que d'après le degré de perfection plus ou moins grand de cette partie essentielle, et non d'après le plus ou moins de progrès de la thérapeutique; car, s'il est vrai de dire que plus on a porté loin l'art du diagnostic, plus on a reculé les bornes de la science médicale, s'il est impossible de révoquer en doute que ses progrès ont toujours tourné au profit de l'humanité autant qu'à la gloire de la médecine; peut-être, d'un autre côté, ne sera-t-il pas moins vrai et sera-t-on aussi autorisé à avancer, d'après l'histoire et l'observation exacte des faits les plus avérés de toutes les époques, que les progrès de la fausse application et de l'encombrement de la thérapeutique, ont presque toujours été nuisibles à ceux de l'art en général, et l'ont fait souvent rétrograder et dégénérer en une polypharmacie, en un véritable charlatanisme, contre lesquels, dans tous les siècles, tous les bons esprits se sont toujours élevés.

Ne pourrait-on pas aller plus loin? et serait-ce trop se hasarder d'ajouter que, quelque précieuses qu'aient été plusieurs des découvertes pharmaceutiques, quelque intéressantes que nous devions les trouver encore aujourd'hui, elles ont été en définitif plus préjudiciables au bien de l'humanité qu'elles ne lui ont été profitables?

Les effets de ces substances, qui ont paru les plus étonnans,

en subjuguant l'admiration des médecins, les ont souvent écartés de la vraie route qu'ils devaient suivre ; je veux dire de l'esprit d'observation dégagée de toute idée de système, seul moyen pour découvrir la vérité.

C'est par cet écart, bien facile à remarquer, qu'on est bientôt tombé dans l'abus que nous cherchons à combattre aujourd'ui, abus qui n'existerait pas à coup sûr, si on eût su conserver à cette première partie de l'art médical toute sa prééminence et tout son empire sur la matière médicale, qui devait toujours se tenir à sa suite, et être soumise à l'observation. C'est ce qui arrivera nécessairement toutes les fois qu'on apportera quelque changement à cette dépendance nécessaire, et qui tient à la nature même des choses.

§. V.

Nous arrivons à une époque où ces réflexions vont trouver leur application ; car ce fut alors que l'on vit renaître cet abus dans toute sa force, et d'une manière d'autant plus dangereuse qu'avant le siècle d'*Hippocrate* il n'était que le produit de l'ignorance, et coexistait avec un défaut de moyens qui ne lui permettait pas de s'étendre bien loin, tandis qu'au contraire, dans le nouvel âge que nous allons signaler, il se renforça pour ainsi dire et s'enrichit des progrès de la science, en les faisant tourner contre la science elle-même ; et que d'un autre côté la puissance des moyens qui furent découverts et mis entre les mains des praticiens par l'invention de la chimie, rendit les applications beaucoup plus périlleuses.

La plupart des médecins de ce temps, dénués encore de l'expérience ou d'une théorie suffisante, ou bien aveuglés par des effets presque magiques, et par les cures miraculeuses en apparence qu'ils leurs voyaient produire, suivirent bientôt de faux systèmes, s'attachèrent à des formules qu'ils considéraient comme des talismans contre tous les maux, rétablirent dans sa plus grande

puissance l'abus de la matière médicale, et le rendirent beaucoup plus difficile à extirper, en donnant à ces remèdes le nom imposant de *spécifiques*.

Il n'entre pas dans mon plan de me livrer ici à la longue énumération des médecins plus ou moins habiles qui se succédèrent dans cette époque. Il m'est impossible pourtant de ne pas distinguer parmi eux *Asclépiade*, et principalement *Celse*, le plus digne d'être remarqué pour la sagesse de sa doctrine.

J'arriverai donc tout d'un coup à l'une des époques de la décadence la plus évidente de l'art, sous le point de vue sous lequel je l'envisage; décadence qui se manifesta sous le règne des premiers empereurs romains, et qui fut caractérisée surtout par cet abus que nous nous plaisons à signaler.

Le charlatanisme et la pompe des médicamens s'accrurent sur les débris de la vraie science; la folie, à cet égard, fut portée à son comble : les plus hautes fortunes avaient peine à suffire pour payer les remèdes les plus vantés et doués de propriétés le plus ridiculement illusoires, que l'on attribuait aux substances précieuses dont on les composait.

Ce fut alors que l'on fit de la thériaque une affaire d'état; ce ne fut que dans le palais des Césars qu'on en permit la préparation, dont l'absurde complication devint le seul titre à la célébrité du fameux *Andromaque*, et qui lui valut le titre fastueux de *médecin des rois;* célébrité qu'il fut bien loin de mériter par sa science, sa conduite, et son caractère.

Bientôt après vécut *Galien*, pour qui la nature semblait avoir tout fait. Nul homme peut-être ne posséda des connaissances aussi étendues. Il abusa de sa facilité en voulant tout expliquer; dédaignant la marche sage de l'observation, il se livra à la fougue de son génie, et se précipita dans l'esprit de système.

Dans la foule de ceux qui le suivirent nous ne voyons en général que de grands *faiseurs de formules*, dont le mérite à cet égard serait bien recommandable aujourd'hui aux yeux de

cette foule de gens qui mesurent encore le savoir du médecin d'après la longueur de ses ordonnances.

Vient enfin l'école des Arabes ; et tout en me proposant de faire ressortir ce qu'elle a eu de défectueux sous le rapport de l'abus des médicamens, je suis loin de vouloir la présenter ici sous des rapports défavorables ; je m'empresserai, au contraire, de lui accorder les justes éloges qu'elle mérite. Les parties dans lesquelles les Arabes se distinguèrent, sont la botanique et la pharmacie, principalement. On doit les considérer comme les véritables inventeurs de la chimie ; quoique la fausse application que l'on a faite de leurs découvertes ait été si nuisible, ces découvertes ont fourni des moyens héroïques dont on ne peut nier les bons effets, toutes les fois qu'ils sont soumis à une bonne théorie, à l'esprit d'observation, à une sage économie, et à une connaissance régulière de la matière médicale.

Il est nécessaire, avant d'aller plus loin, et en ajoutant à ce que j'ai dit plus haut de la définition que j'ai donnée de l'abus que j'attaque, de faire remarquer qu'il peut avoir lieu de trois manières différentes ; 1.° dans cette universalité qu'on attribue facilement aux vertus curatives des spécifiques; 2.° dans l'excès ou l'usage trop fréquent qu'on en fait, dans les cas même où l'on peut les appliquer à plus juste titre ; 3.° enfin, dans l'excessive complication de plusieurs de ces prétendus *spécifiques*.

Or, ce dernier genre d'abus sur lequel je me plais à appuyer devant les chefs de l'école actuelle (persuadé que je suis de mériter leur suffrage sur ce point, n'est pas le moins essentiel et le moins nécessaire à signaler à leurs yeux ?

N'en pourai-je pas citer pour exemple la thériaque, dont je viens de parler, et cette sorte de superstition ridicule dont on fit parade pendant si long-temps dans la composition de cet électuaire? ce qui n'empêchait pas les deux autres manières dont on en abusait en l'étendant à presque toutes les espèces de maladies, et l'appliquant à des doses excessives.

Nul doute que l'emploi qu'on en fait de nos jours, d'une manière beaucoup plus restreinte, tant relativement aux cas où on l'applique, qu'à sa dose, ne soit infiniment plus sage; mais nul doute non plus que sa composition beaucoup plus simple ne soit aussi beaucoup plus efficace.

Cette complication est un des genres d'abus les plus dangereux qui se soient introduits dans la pharmacie. C'est à la chimie que nous sommes redevables de la simplification des médicamens. Tout le monde a été à même de se convaincre que dans plusieurs compositions officinales du genre de celles dont nous venons de parler, la trop grande complication nuisait souvent à l'effet; par la raison que dans cette multitude d'ingrédiens qu'on y mélangeait, et que le charlatanisme affectait d'y faire entrer, la plupart avaient des vertus tout opposées, se contrariaient les uns les autres, et détruisaient ainsi l'efficacité de leur ensemble. L'étude des affinités chimiques a fait bannir de la matière médicale ces monceaux de substances qui entraient dans la composition de diverses formules. Cette extrême complication est donc une des choses les plus dangereuses ou du moins les plus abusives qu'on puisse signaler dans la médecine curative à cette époque. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse considérer les Arabes comme les introducteurs et les premiers auteurs de cet abus, dont il ne serait peut-être pas impossible de trouver encore aujourd'hui quelques imprudens sectateurs, malgré tous les efforts que font constamment les chefs de l'école actuelle, en recommandant toujours la sobriété dans l'emploi des produits chimiques, et la simplicité dans la composition des préparations pharmaceutiques, pour faire disparaître entièrement cette erreur qui date de cette troisième époque de la médecine, et qui doit nous la faire paraître comme véritablement inférieure à la seconde.

Et ceux qui ont un peu réfléchi sur la sage méthode d'*Hippocrate* pourront-ils, en effet, mettre en doute un seul instant que ce grand homme aurait bien su éviter de tomber dans une

pareille erreur. Oui, si pour le bien de l'art comme de l'humanité, la révolution que l'introduction de la chimie opéra dans la thérapeutique, et même dans la médecine, avait eu lieu de son temps, nul doute qu'en sachant profiter des bienfaits de ses diverses découvertes, il n'en eût empêché l'abus et l'extravagant emploi qu'on en fit pendant si long-temps. « Le goût pour la connaissance des signes des maladies (dit *Zimmermann*, Traité de « l'expérience) disparut du temps de *Paracelse;* et des chimistes, « qui ne cherchèrent plus les signes que dans l'urine, et qui prétendaient guérir les maladies sans les connaître, en songeant moins « aux médicamens particuliers convenables aux circonstances qu'à « des panacées universelles. »

Deux siècles après *Paracelse*, un des plus grands génies qui aient illustré la médecine, l'illustre *Boerhaave*, outré de cet abus que l'on faisait de son temps des médicamens, disait que, pour remplir toutes les indications que pouvaient présenter les cas même les plus extraordinaires, il ne demandait que dix choses, savoir : de de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, de l'opium, du feu et une lancette; et celui qui recommandait cette économie et qui réduisait sa thérapeutique à une aussi grande simplicité, fut néanmoins incontestablement un des premiers chimistes de son siècle.

Mais n'a-t-il pas été plus loin encore, ce profond scrutateur des secrets de la nature, qui nous a si bien tracé la marche, la complication et les crises des nombreuses maladies qu'il a été à portée d'observer? Après s'être si souvent et si bien expliqué sur les abus que l'on faisait en médecine des produits chimiques, ne nous a-t-il pas ajouté ces paroles remarquables (1) ? « *Apage anili vix dignas* « *lucubrationes personatorum chimicorum fabellas ! apage vana* « *promissa in artis hermeticæ dedecus nata ! apage cyclopas qui*

(1) *Boerhaave*, de repurgandâ medicinâ.

« *Phœbi sacra Vulcano dicant! qui artium utilissimæ chimiæ usum*
« *in cyclopum technas convertunt ! Quantæ tamen auctoritatis hæ*
« *nugæ pluribus habentur, neque naris obesæ viris ! quasi satis*
« *non fuisset simplicium numero compositarum confusione metho-*
« *dorum mole obrui, nisi in malorum complementum imprudentiæ,*
« *ignorantiæ portenta accessissent!* »

De nos jours enfin cette simplicité tant recommandée dans les prescriptions ne fait-elle pas partie de l'éloge qui est dû aux dignes professeurs qui illustrent le plus notre école française? tandis qu'au contraire on pourrait signaler, comme un caractère distinctif en quelque sorte de l'impuissance médicale, cette abondance, cette complication des drogues qui surchargent les ordonnances de quelques praticiens de nos jours, et surtout parmi les médecins des nations voisines.

Au reste, en abandonnant ici les Arabes et tout ce qui tient à cette troisième époque de la médecine, je dirai, en terminant sur la chimie, que cette science doit être cultivée avec soin par le médecin, non pour y chercher des moyens nouveaux, mais pour apprendre à bien connaître ceux qu'il emploie journellement, et la manière de les mixtionner pour en augmenter ou restreindre l'action, et éviter ce qui arrive si souvent de nos jours aux jeunes médecins qui ont négligé cette étude, de rassembler dans une même formule des sels, etc., qui, par les lois des affinités, forment un mixte inerte ou dangereux.

§. VI.

La dernière époque, celle que je fais remonter, d'après M. le professeur *Cuvier* (Cours d'histoire des sciences naturelles), au milieu du siècle dernier, et dans laquelle la médecine se réunit de nouveau à la philosophie, que des siècles accumulés avaient fait oublier, doit différer de la seconde (quoique ces deux époques aient beaucoup de rapports entre elles) en ce que les découvertes

nombreuses qui sont venues se joindre aux connaissances qu'on possédait déjà, les progrès immenses que les sciences ont faits de toutes les manières, et enfin les substances nouvelles introduites dans la matière médicale, sont autant d'avantages ou d'instrumens précieux que les anciens ne possédaient pas.

Malgré les efforts considérables qu'ont faits des hommes justement célèbres appartenant à cette école, pour faire briller de nouveau le flambeau de la philosophie; malgré les ouvrages et les mémoires savans qu'ils ont publiés pour répandre plus généralement leur doctrine, le charlatanisme et l'empirisme ont encore une certaine influence dont je désirerais faire sentir les nombreux inconvéniens.

Je dois ici jeter un coup-d'œil plus attentif sur les médicamens qui sont employés dans la pratique comme spécifiques, et faire remarquer que les maladies incurables sont celles contre lesquelles on en a successivement introduit un plus grand nombre. Que de spécifiques, en effet, n'a-t-on pas proposés contre le cancer et contre la goutte ! Il semble que ces médicamens prétendus spécifiques ont été d'autant plus accumulés, que les maladies elles-mêmes ont présenté plus d'obscurité dans leur nature, et plus de résistance à tous les traitemens méthodiques. Les individus qui étaient atteints de ces sortes de maladies, trompés dans leur espoir de guérison, négligés ou même abandonnés par leurs médecins, se jetèrent alors dans les bras des empiriques et des charlatans : ces derniers, téméraires, ignorans, et souvent ambulans, sans réputation à ménager, sans responsabilité morale, employant à des doses très-fortes des moyens héroïques, même dangereux, ont obtenu quelquefois des succès qui ont singulièrement accrédité parmi le peuple malade la réputation de tel ou tel remède.

C'est sans doute une preuve que l'on possède des connaissances médicales étendues que de savoir où se bornent et les ressources de la nature, et l'action des moyens que le médecin peut employer ;

de savoir enfin et d'annoncer que telle ou telle maladie est incurable.

La précision de ce prognostic ajoute sans doute beaucoup à la réputation de celui qui le fait. Et si, comme l'a dit *Hippocrate*, le prognostic plus assuré dans les maladies chroniques est beaucoup plus justifié lorsque le médecin acquiert la triste certitude que la maladie qu'il traite aura une issue fâcheuse, doit-il pour cela cesser de donner ses soins, ou traiter la maladie avec une telle insouciance, que, par l'uniformité des moyens dont il laisse continuer l'emploi au malade, ce dernier, qui n'éprouve pas de mieux, cherche dans une nouvelle méthode ou dans d'autres médicamens le soulagement qu'il n'a point obtenu?

Non, sans doute; la tâche du médecin n'est pas remplie, et ce qui lui reste encore à faire en est la partie la plus délicate et la plus difficile. Tout en n'ayant pas confiance dans leur action, il faut qu'il varie l'emploi des moyens qu'il prescrit, afin d'entretenir l'illusion et de soutenir l'espoir du malade; il faut que, par une bienveillance plus affectueuse, par une sollicitude plus marquée dans l'examen de symptômes qui ne peuvent lui rien offrir de nouveau, par le prognostic d'une crise plus ou moins éloignée, il fasse une médecine toute morale, il soutienne l'espoir du patient, et couvre de fleurs les bords de son tombeau. Cette marche, je le crois, contribuerait beaucoup à éloigner le malheureux de recourir aux spécifiques dans ces sortes de maladies.

§. VII.

Pour mettre quelque ordre dans le développement de cette matière, je commencerai par les médicamens externes, astringens et caustiques, employés trop universellement, et regardés comme spécifiques dans les maladies anciennes de la peau, tandis que la plupart n'agissent réellement que comme répercussifs. Je ne saurais trop m'élever contre une pratique aussi dangereuse. Des ob-

servations nombreuses rapportées par les auteurs viennent appuyer mon opinion. L'eau dite *végéto-minérale*, l'*essence de Mettenberg*, les *solutions arsénicales*, celles de *nitrate d'argent*, les *acides* plus ou moins concentrés, etc., que l'empirisme emploie aveuglément dans tous les cas, font le plus souvent disparaître et répercutent les anciennes maladies de la peau. Impatient de guérir d'une maladie désagréable et repoussante dont il était tourmenté depuis longtemps, le malade qui a vu disparaître pendant le traitement du charlatan les phénomènes apparens de sa maladie, croit sans difficulté, sur la foi de ce dernier, que sa guérison est complète et radicale : mais la disparition des maladies de la peau obtenue par ces sortes de médicamens peut n'être qu'instantanée, et c'est la chance la plus heureuse ; car, si les symptômes ne se reproduisaient pas bientôt à la surface du corps, les malades, dont on a ainsi répercuté les affections cutanées, sont exposés à des hydropisies, à des engorgemens des viscères, à la paralysie, à l'asthme, à la goutte, etc.

Je signalerai aussi les bains de vapeurs et sulfureux employés universellement, non-seulement dans les maladies hideuses contre lesquelles ils sont sans doute un moyen très-énergique, mais encore devenus tellement à la mode, qu'il n'est sortes de maladies contre lesquelles on ne les prescrive. Toutes les douleurs goutteuses, nerveuses, rhumatismales; toutes les oppressions, tous les engorgemens des viscères, la paralysie, les exostoses, les anciennes maladies vénériennes, les névralgies, enfin toutes les maladies incurables, guérissent, affirme-t-on, par l'usage des bains de vapeurs.

Les méthodes de les administrer se multiplient de toutes les manières. Les appareils portatifs se perfectionnent par tous les moyens imaginables. Cependant chaque jour les praticiens sont à même de reconnaître les effets funestes produits par l'abus de ces bains, tels que les épuisemens considérables, les violentes agitations, les étouffemens et les inflammations. Les goutteux, les paralytiques,

les individus d'une constitution délicate et nerveuse, ceux qui sont atteints d'étouffemens par suite d'affections des gros vaisseaux, sont les plus exposés à en éprouver les effets nuisibles. Ce qui inspire et commande pour ainsi dire la confiance aux malades, c'est que des praticiens d'un certain mérite sont à la tête de quelques-uns de ces établissemens. Mais cela même n'ajoute-t-il pas aux dangers de l'abus qu'on fait de ces bains, parce que, devenus extrêmement nombreux, ces établissemens sont dirigés pour la plupart par des gens étrangers à la pratique de la médecine, et qui, en les formant, n'ont eu pour but qu'une spéculation mercantile? Aussi ces entrepreneurs n'ont-ils pas manqué d'employer la voie des affiches et des circulaires pour faire connaître leurs établissemens et en vanter l'utilité. Au milieu de la foule immense de ceux qui sont allés dans ces nouvelles piscines, quelques-uns, en proie, il est vrai, à des maladies douloureuses et jusqu'alors rebelles, y ont trouvé du soulagement, et sont ensuite devenus les propagateurs de cette nouvelle méthode. Il était d'autant plus facile d'en faire adopter l'usage, qu'il existe un vieux préjugé que la plupart des maladies sont dues à des sueurs rentrées, à des transpirations supprimées; que les malades, frappés de l'abondante transpiration que provoquent ces bains, se persuadent facilement que c'est le moyen le mieux indiqué contre leurs maladies. D'ailleurs l'usage en est facile et n'assujettit à aucun régime, à l'emploi d'aucun médicament interne; double circonstance qui les ont fait généralement adopter. Quoique la plupart des maladies chroniques puissent être dues à une suppression de transpiration, elles donnent naissance ou se lient à des dégénérations organiques de tissus contre lesquelles, bien que remédiant à la cause primitive, ces bains sont impuissans (1); ils deviennent même le plus souvent dangereux, en provoquant des inflammations.

(1) Il faut que l'on trouve dans ces bains une action bien puissante, pour leur accorder la propriété de rendre au tissu dégénéré son organisation non primitive.

Je ne signalerai pas, comme aussi dangereux que les moyens que je viens d'enoncer (1), l'usage exclusif à l'intérieur et à l'extérieur de l'écorce d'orme pyramidal, proposée par M. *Banau* comme un spécifique contre toutes les maladies de la peau. Il me suffira de dire que ce moyen, si vanté et qui a eu une si grande vogue dans son temps, est tombé aujourd'hui dans la plus grande désuétude (2).

---

(1) *Fourcroy* (l'Art de connaître et d'employer les médicamens). M. *Banau* annonce des propriétés, j'ose dire miraculeuses, de l'écorce d'orme pyramidal. Je crois ne pas trop dire en les présentant comme miraculeuses, puisqu'elle guérit, suivant l'auteur, les dartres, les vieux ulcères, les fleurs blanches, les laits répandus, les affections cancéreuses, scrophuleuses, nerveuses, les rhumatismes les plus invétérés! la maladie vénérienne, l'hydropisie, la gangrène, les plaies, les brûlures, etc. Comment imaginer qu'une écorce fade, qui ne contient qu'un peu de mucilage et une partie colorante extractive et presque inerte, jouit de toutes ces grandes propriétés? Cependant le public croit à de pareilles assertions; il court acheter cette drogue, et la tisane toute faite qu'on débite dans un hôpital. Peut-être quelques malades, fatigués de remèdes plus ou moins actifs, prenant avec confiance ce nouveau spécifique, se trouveront-ils mieux par la seule cessation des médicamens. Il n'en faudra pas davantage pour vanter cette écorce, pour la faire voler de bouche en bouche. Quelque chose que les médecins instruits et honnêtes puissent dire, on ne les croira pas; ils auront beau représenter que la propriété légèrement détersive est toute celle que possède ce remède; ils appuieront en vain cette assertion du témoignage de *Dioscoride*, de *Miller*, de *Ray*; en vain ils assureront qu'on l'a employée pendant quelque temps, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, dans les maladies de la peau, dans l'hydropisie, dans le cancer occulte, etc, et qu'on ne l'a abandonné qu'à cause de son peu d'efficacité et de son effet inconstant... Telle est cependant l'histoire exacte de la fortune de la plupart des médicamens loués à l'excès et proposés pour un grand nombre de maladies. Le temps et l'expérience détromperont à la vérité le public sur les grandes vertus de l'écorce d'orme, et remettront ce remède à la place qu'il occupait auparavant.

(2) Parmi des milliers de remèdes (*Fourcroy*) dont il est parlé dans tous les livres, il y en a très-peu qui méritent les éloges qu'on leur a attribués; que beau-

Quelle foule d'onguens, de recettes particulières qui se conservent par tradition dans les familles, avec une liste toujours croissante des cures qui ont été opérées par ces panacées, que chacun regarde comme applicables dans tous les cas, ne viennent pas se joindre à l'immensité des remèdes regardés comme spécifiques!

Pour les plaies des jambes, les ulcères de quelque nature qu'ils soient; par exemple, n'est-il pas honteux que l'on voie au milieu de Paris un homme employer comme spécifiques, dans toutes les maladies des jambes, ses deux pommades, dont il seconde puissamment l'action par un bandage circulaire très-serré? J'ai été à même de voir plusieurs fois les plus graves accidens arriver à la suite de la guérison inconsidérée qu'il avait opérée. Que de spécifiques, dont plusieurs ont eu cette funeste propriété, n'a-t-on pas aussi proposés pour guérir les hémorrhoïdes! et leur guérison, quand elle a lieu, devenir ensuite la cause de plusieurs autres maladies?

Ce médicament si précieux, sans lequel *Sydenham* aurait renoncé à l'exercice de la médecine, l'opium, est regardé encore aujourd'hui comme un spécifique propre à calmer les symptômes nerveux les plus violens. Je n'aurai pas de peine à prouver qu'il ne produit pas toujours les effets spécifiques qu'on en attend, puisqu'un très-grand nombre de maladies nerveuses résistent à l'emploi qu'on en fait. La manie, l'épilepsie, le tétanos, les convulsions, les affections hystériques, soit générales, soit locales; les névralgies, etc., sont loin de céder toujours à l'emploi plus ou moins bien ordonné de cette substance. Dans le tétanos, par exemple, on voit les malades prendre jusqu'à soixante grains d'opium par jour sans en éprouver les moindres avantages. C'est l'abus que l'on fait de ce médicament que je dois signaler ici. Cet abus produit, comme le dit M. *Pinel* (Nosog. phil.) : « perte d'appétit, amai-

---

coup d'entre eux ont été vantés d'après des préjugés, des erreurs, et souvent d'après des vues d'un vil intérêt; enfin, qu'il n'y a d'autre moyen de se tirer de ce mauvais pas que d'abandonner cette vaine richesse.

« grissement, langueur, mélancolie, stupeur, somnolence, taci-
« turnité, l'abolition de la mémoire, la vacillation des facultés de
« l'entendement, une vieillesse précoce, une mort prématurée. »
De plus, il dispose à l'apoplexie, à la paralysie, au tremblement des membres, à l'hydropisie, aux obstructions des viscères, etc. Son action, loin d'être stimulante, comme le pensait *Brown*, est au contraire débilitante, comme on peut le remarquer dans la plupart des maladies auxquelles l'abus qu'on en fait peut donner lieu. Chez les Orientaux, qui en abusent le plus pour se procurer l'espèce d'extase qui résulte de l'emploi immodéré de ce médicament, on observe la plupart des phénomènes que je viens d'énumérer. C'est une substance dont l'habitude diminue de beaucoup les effets, dont la manière d'agir dépend des différentes préparations qu'on lui fait subir.

S'il y a un médicament qui ait mérité le nom de *spécifique*, dit *Freind*, c'est sans contredit le quinquina, tant vanté comme jouissant de propriétés exclusives dans le traitement de toutes les fièvres intermittentes; on a été jusqu'à dire qu'il guérissait toutes les fièvres indistinctement. Cette substance, qui contient un principe particulier, a certainement une action avantageuse, reconnue dans la plupart des fièvres intermittentes; mais dire qu'il les guérit toutes, et toujours, c'est une erreur. « On doit donc, comme
« le dit M. *Goirand* (1), en modérer l'emploi, même en cesser
« l'usage, lorsqu'une once, une once et demie, deux onces tout au
« plus de ce remède, n'ont pas terminé pour toujours la curation
« des fièvres intermittentes, et chercher des secours plus efficaces
« dans les purgatifs réitérés, les diurétiques, les apéritifs, etc. »
Est-il vrai que le quinquina seul guérisse toujours les fièvres intermittentes? non, sans doute : il a échoué dans le traitement d'un grand nombre, que des medicamens différens sont parvenus à faire

(1) Observation sur les mauvais effets de l'abus du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes. (Journal de med., vol. 25, pag. 333.)

disparaître. Il perd donc dès-lors sa propriété spécifique. Ne peut-il pas d'ailleurs être remplacé, d'après des observations de M. *Bodard*, par des plantes indigènes? Les astringens lui ont été substitués dans certains cas, et avec succès, dans ces maladies. Ses propriétés salutaires dépendent souvent de la manière de l'administrer, des préparations qu'on lui fait subir, de son union avec d'autres substances antispasmodiques. J'ai vu le quinquina, dans ces sortes de fièvres, ne pouvoir pas être gardé dans l'estomac, être rendu par le vomissement; j'ai vu en rendre l'emploi possible dans ces circonstances, en l'unissant à des antispasmodiques, tels que le musc, le camphre, etc. Parmi les fièvres intermittentes, les unes sont bilieuses, les évacuans sont nécessaires; d'autres sont muqueuses, celles-ci demandent les toniques, les astringens, etc.; d'autres sont nerveuses, alors le quinquina est employé avec de grands avantages. Sa manière d'agir est inconnue : tout ce qu'on sait, c'est qu'il est amer, astringent, antispasmodique. « L'abus que l'on fait du quin-« quina, dit M. *Goirand*, et l'excès contraire où tombent ceux qui « veulent le proscrire du traitement des fièvres intermittentes, sont « les causes de tous ces désordres et de la mauvaise santé dont « jouissent nombre de nos habitans.... Les uns précipitent leurs gué-« risons en se livrant trop tôt à l'usage du quinquina, sans faire « précéder les préparations nécessaires, et le quinquina ne saurait « opérer une guérison durable : la fièvre disparaît momentané-« ment, mais revient ensuite, et les malades recommencent à nou-« veaux frais l'usage de la poudre spécifique; il leur reste, après « leurs guérisons apparentes, une fièvre lente qui les mine sans « cesse; les digestions se vicient, la lymphe et le sang s'épaississent, « se décomposent, la circulation se ralentit ou se précipite; de là « naissent les stases, les embarras ou la cachexie, les obstructions, « les hydropisies, le marasme. » Tels sont les accidens qui résultent de l'emploi du quinquina entre les mains des ignorans, résultats rapportés par les auteurs, et dont j'ai été moi-même à portée plusieurs fois de m'assurer.

N'a-t-on pas osé annoncer dans ces derniers temps, comme spécifique dans l'épilepsie, l'usage à l'intérieur du nitrate d'argent (*pierre infernale*) ? Le peu d'avantages qu'on en a tirés, les accidens auxquels l'emploi d'un poison aussi corrosif pouvaient donner lieu le feront sans doute bientôt abandonner. On l'a employé cependant à la dose d'un huitième, d'un sixième, d'un quart de grain, d'un demi-grain même. Quelques succès, auxquels d'autres moyens auront donné lieu, ou bien que l'état moral du malade aura contribué à faire naître, ont fixé de suite l'attention et ont fait proposer la pierre infernale comme un antiépileptique. La manière d'agir de ce sel ne peut être que comme un poison extrêmement corrosif. Cette action ne doit-elle pas tendre à amener des lésions organiques des viscères les plus importans à la vie (l'estomac et les intestins), et tous les accidens qui résultent de ces affections plus ou moins profondes?

Les racines de valériane, la pivoine, le guy, le musc, l'opium, les feuilles d'oranger, le quinquina, le camphre, le castoréum, l'assa-fœtida, la rue, le mercure, l'antimoine, ont été employés successivement, chacun comme spécifique, avec des nuances de succès. Ces substances jouissent de propriétés si opposées, elles ont une manière d'agir si différente, qu'il est bien plus raisonnable d'attribuer à quelques circonstances étrangères le petit nombre de succès que chacune d'elles peut avoir obtenus. Les expériences tentées par *Locher*, dans l'hôpital de Vienne, sur le camphre, le kina, la valériane, l'opium; celles qui ont été faites à la Salpêtrière sur les mêmes substances et sur l'ammoniaque pour prévenir les accès de cette maladie, expériences qui n'ont réussi que dans un bien petit nombre de cas, sont bien loin d'établir les qualités de médicamens véritablement spécifiques. Les succès que l'on a obtenus ne peuvent-ils pas être attribués à quelques-unes de ces circonstances morales particulières dont on connaît l'influence très-puissante sur cette maladie, qui doit être regardée comme une des plus incurables? Les eaux de fleurs d'orange, de mélisse, de til-

leul, de romarin, ont été proposées aussi dans cette maladie comme des spécifiques ; mais leur action est si faible, qu'on doit raisonnablement les regarder comme à peu près nulles. On a employé aussi, dit *Tissot* (Traité de l'épilepsie), pour guérir l'épilepsie, les préparations cuivreuses, antimoniales et mercurielles les plus actives ; mais les dangers qu'un pareil abus ne pouvait manquer d'amener à sa suite en ont fait abandonner l'usage. Il faut toujours se méfier, dit le même auteur, de ces remèdes secrets, préconisés dans certaines maladies, qui peuvent entraîner le plus souvent de très-graves accidens.

Les amers, ainsi que toutes les préparations pharmaceutiques et les produits chimiques, tant préconisés dans tous les temps, ont été remis plus particulièrement en usage à cette époque, comme spécifiques dans les affections scrophuleuses, maladies plus affreuses, plus redoutables à mes yeux que les affections siphilitiques.

Les amers, lorsqu'ils sont employés avec réserve, réussissent assez souvent, dans ces maladies, à en faire disparaître les symptômes ; mais ils sont loin de réussir dans tous les cas, et de mériter le nom flatteur d'*antiscrophuleux* qu'on leur a donné. C'est à leur manière d'agir comme toniques qu'ils doivent toutes les propriétés dont ils paraissent jouir relativement à ces affections. Mais l'abus que l'on fait généralement de ces médicamens est à remarquer ici ; on les donne aux enfans de tous les âges, chez lesquels les organes de la digestion sont doués d'une sensibilité excessive ; et c'est peut-être ce qui détermine les affections mésentériques, si fréquentes dans le jeune âge, surtout dans les grandes villes. Et si cela est, loin de remédier au mal principal dans bien des cas, ils tendent nécessairement à l'agraver. Une excitation prolongée sur des organes doués d'une très-grande sensibilité ne peut amener que des engorgemens, des obstructions dans les viscères, et rendre plus grand cet état d'atonie, de cacochymie, qui est le caractère des affections scrophuleuses. Le fer, l'antimoine, le mer-

cure, ont été aussi employés successivement comme spécifiques, et sous toutes les formes possibles dans ces maladies. On avait voulu remplacer tous les anciens prétendus spécifiques antiscrophuleux par le muriate de baryte ; mais l'emploi qu'on en a fait n'a pas justifié les propriétés fastueuses dont on l'avait revêtu, et déjà il est tombé en désuétude. Ce moyen d'ailleurs est si corrosif, qu'il ne peut être employé qu'avec une extrême circonspection, et à très-petites doses.

Je terminerai cet article en recommandant dans ces espèces d'affections le traitement hygiénique, comme le plus rationnel et le plus propre à faire disparaître des symptômes alarmans, dus toujours à des causes affaiblissantes. J'ai été à même de m'en convaincre par les avantages que j'ai eus de pouvoir observer cette maladie sous toutes les formes possibles. Les toniques, administrés avec discernement, surtout dans le jeune âge, et avec connaissance de causes, me paraissent convenir plus spécialement que tous ces médicamens vantés dans tous les temps par l'empirisme et le charlatanisme.

Je ne puis m'empêcher de présenter quelques considérations sur la noix vomique. Cette substance, regardée dans tous les temps comme un poison très-violent, vient d'être dernièrement proposée comme un médicament spécifique dans la paralysie, et déjà on en fait l'abus le plus effrayant. Les expériences bien faites de M. *Magendie* ont prouvé que la noix vomique agit spécialement sur la partie supérieure de la moelle épinière ; qu'appliquée sur les animaux sains, elle agit toujours en produisant une espèce de tétanos, un frémissement musculaire et des soubresauts des tendons. Frappé de ce mode singulier d'action et conduit par l'induction, un praticien célèbre en tenta l'usage dans les paralysies ; et il est vrai de dire qu'il a obtenu des succès marquans ; que ses expériences, répétées dans plusieurs hôpitaux, ont aussi, dans plusieurs cas, offert des résultats heureux. On sent bien que ces succès n'ont pu avoir lieu que sur les paralysies primitives et sans épanchement. Mais, outre les accidens généraux, tels que les té-

tanos les plus effrayans, les douleurs les plus atroces dans les membres, ce médicament provoque souvent des vomissemens ; presque toujours il donne lieu à une chaleur très-pénible dans l'estomac ; et déjà dans la pratique particulière on a vu des exemples de gens qui sont morts pendant son administration, et qui à l'autopsie ont offert une inflammation de la membrane muqueuse de l'estomac. Un seul de ces faits bien constaté ne suffirait-il pas pour inspirer une juste défiance de l'emploi de cette substance ? » Ce que nous venons de rapporter, dit *Geoffroy* (Ma- « tière médicale, tom. 3, pag. 341, trad.) devrait certainement « détourner les médecins de faire usage de cette noix pour les « hommes, quoique l'on ose assurer qu'elle n'est pas nuisible « pour eux, mais seulement pour les bêtes. » Comme il est souvent difficile, quelquefois même impossible de distinguer les paralysies primitives de celles qui sont dues à un épanchement dans le cerveau, que d'ailleurs les premières guérissent, même par l'usage des moyens ordinaires sagement et énergiquement employés ; que si les autres guérissent pendant l'emploi de moyens quelconques, ce n'est toujours qu'aux seules forces de la nature que cette guérison doit être attribuée. Comme d'ailleurs on recommande d'augmenter successivement la dose de ce médicament, sans y mettre pour ainsi dire de bornes ; que la diminution de quelques symptômes, obtenue par cette progression, enhardirait le praticien et pourrait le mettre dans le cas de donner lieu aux accidens dont nous venons de parler, nous croyons que cette substance doit être éloignée de la matière médicale. Lorsque, dès les premiers jours de son usage, des phénomènes généraux tels que le tétanos, des soubresauts dans les tendons, des convulsions, des frémissemens des membres, n'ont pas lieu, son action locale dans l'estomac s'est déjà fait ressentir, et il en résulte des douleurs vives dans l'estomac et l'inflammation de cet organe, quelquefois le dévoiement, etc.

Je ne présenterai pas ici d'une manière achévée l'abus que l'on

fait journellement des différentes préparations mercurielles. Une de ces préparations les plus dangereuses, c'est l'hydro-chlorate de mercure (sublimé corrosif), dont les effets nuisibles sont bien connus de tous les praticiens. Ce médicament, universellement employé dans les maladies vénériennes, depuis que *Van-Swiéten* l'a proposé après l'avoir mis d'abord en usage, a dû par-dessus tout exciter mon attention. *Van-Swiéten*, médecin dans un hôpital à Vienne, à qui M. *Swédiaur* était attaché comme élève, tenta à l'intérieur l'usage du sublimé corrosif : il étendit ce sel dans une grande quantité d'eau distillée, et l'administra par cuillerées dans une tisane appropriée. Les observations que ce savant praticien a laissées, celles qu'on a faites depuis sur les avantages de ce médicament ne laisseraient rien à désirer, si un examen plus attentif de M. *Swédiaur* sur la manière d'agir de ce sel et sur les accidens qui surviennent, soit quelque temps, soit long-temps après son emploi, n'avaient fait connaître que le mercure employé sous cette forme ne fait en quelque façon que blanchir la maladie ; qu'il agit plus particulièrement sur le système cutané ; mais que tôt ou tard des symptômes plus ou moins alarmans de vérole invétérée se font apercevoir. Alors les moyens ordinaires sont rarement suffisans pour les faire disparaître. *Van-Swiéten* jouissait d'une très-grande réputation, avait dans son hôpital un grand nombre d'élèves, qui, surpris de la disparition prompte des symptômes les plus apparens de la maladie, par l'usage de cette liqueur à l'intérieur, ont préconisé cette préparation comme la plus efficace dans ces affections. M. *Swédiaur*, qui n'était pas destiné à pratiquer dans le même pays, s'attacha d'une manière particulière à observer les effets du sublimé corrosif dans les maladies vénériennes. Une pratique de trente à quarante ans lui a fait reconnaître et avancer que ce médicament pouvait être employé avec avantage pour faire disparaître promptement des ulcères vénériens à la peau, des dartres de la même nature, des pustules, etc. C'est sans doute un très-grand avantage que de posséder un moyen qui le

plus souvent empêche des ravages effrayans, en arrête sur-le-champ les progrès, et leur oppose des armes si puissantes, qu'il les oblige à rétrograder. Mais ce moyen ne doit pas dispenser d'employer la voie des frictions, qui a paru à tous les praticiens sages la plus efficace, celle qui me paraît aussi la plus sûre, celle qui présente le moins d'inconvéniens sous bien des rapports. Soit que le sublimé corrosif ait une propriété spéciale sur la peau, que ce soit à raison de l'extrême sensibilité de cet organe, ou que cette propriété soit due à la facilité que ce sel a de s'introduire par les voies de la circulation, ou bien que ce soit en rendant la lymphe plus fluide, toujours est-il que sa propriété est d'agir plus particulièrement sur la peau. N'est-ce pas en vertu de cette même propriété que le sublimé corrosif agit en lotions sur l'organe cutané dans la solution de ce sel, que le S^r. *Mettenberg* propose pour guérir les gales anciennes? C'est peut-être un abus encore plus grand de concentrer cette liqueur dans de l'alcohol affaibli à la manière des Anglais, et de la faire prendre par gouttes dans du lait, matin et soir. Cet abus est d'autant plus dangereux, qu'on n'est pas le maître d'en diminuer ou d'en augmenter la dose à volonté; et que ce sel, lorsqu'il n'est pas dissous dans une quantité suffisante de véhicule, dépose et concentre davantage les dernières portions de la liqueur. Ce qui a fait adopter promptement l'usage de ce médicament, c'est la manière facile de le prendre. Ceux qui ont intérêt à cacher les marques d'une débauche dont ils sont les premières victimes, trouvent souvent beaucoup d'avantages dans cette préparation; mais ces avantages ne sont-ils pas payés bien cher par les dangers auxquels ils exposent?

Les ouvrages ne sont-ils pas remplis d'observations qui toutes font voir que ce médicament ne devrait être employé que par des mains habiles, et avec beaucoup de retenue? Qui ne sait pas qu'il échoue dans un grand nombre de maladies vénériennes? Ne perd-t-il pas dès-lors ses qualités spécifiques? L'hôpital Saint-Louis n'est-il pas rempli de malades, pour la plupart incurables, qui

ont subi plusieurs traitemens par le sublimé corrosif? L'abus qu'on fait de la liqueur de *Van-Swieten* détermine aussi des dégénérations des membranes muqueuses, des engorgemens des viscères, l'amaigrissement, la fièvre hectique, des diarrhées opiniâtres, et la mort, qui termine souvent ces traitemens, surtout quand ils sont un peu prolongés, donne à croire que cette substance, même administrée à très-petites doses, conserve au moins, pour quelques individus, la qualité de poison, qu'indiquait si énergiquement le premier nom sous lequel elle fut connue.

Résumé. Après avoir prouvé d'une manière exacte et positive qu'il ne saurait y avoir de spécifiques en médecine; après avoir fait connaître la définition que la plupart des auteurs ont donnée de ce mot, j'ai cru qu'il était nécessaire de jeter un coup-d'œil sur l'histoire de la médecine, envisagée sous ce rapport. J'ai établi quatre époques : la première, presque entièrement conjecturale, n'ayant eu nécessairement que peu de faits, et n'en ayant transmis que bien moins encore à notre connaissance, se borne, pour ainsi dire, à nous présenter tous les remèdes comme universels. La seconde, que je fais remonter à *Hippocrate*, offre une médecine raisonnée, une médecine d'observation, une médecine sage en un mot. On y employait des médicamens énergiques; l'ellébore, la ciguë, etc. On en obtint des succès marqués dans plusieurs maladies, mais ils ne furent pas employés comme spécifiques; l'observation et la sagesse présidèrent toujours à leur emploi. La troisième époque est celle que je fais remonter à *Galien;* et j'y comprends l'école des Arabes, la médecine en France et dans toute l'Europe civilisée, jusqu'au milieu du siècle dernier.

Les arts, les sciences, ont sans doute marché d'un pas très-rapide pendant cette époque, surtout depuis la naissance des lettres. La médecine elle-même, envisagée sous un autre point de vue, y a fait des progrès immenses; mais la matière médicale est toujours restée en arrière.

L'impossibilité de faire remarquer que tous les médicamens qu'ont offerts tour à tour à la médecine l'empirisme, le charlatanisme et une routine aveugle, de signaler tout ce qui a été qualifié dans cette époque de remèdes spécifiques, doit faire excuser la rapidité avec laquelle je l'ai envisagée.

Quant à la quatrième époque, elle a dû fixer mon attention d'une manière toute spéciale, pour combattre quelques erreurs que repousse victorieusement la marche philosophique que la science a reprise depuis le milieu du siècle dernier, et pour indiquer les suites fâcheuses qui peuvent résulter de l'emploi trop général que l'on fait encore de certains médicamens, parce qu'on les regarde comme spécifiques.

Quoi qu'il y ait un très-grand nombre d'autres substances auxquelles on accorde le titre de *spécifiques*, j'ai cru devoir examiner plus spécialement celles qui sont les plus préconisées comme telles aujourd'hui, et dont l'abus peut entraîner les plus grands dangers. C'est pour cela que j'ai passé successivement en revue, d'abord les répercussifs, médicamens appliqués aux maladies de la peau pour les faire disparaître ; mais ce n'est qu'en multipliant les accidens qu'ils parviennent à réussir.

J'ai ensuite jeté un coup-d'œil sur l'usage inconsidéré des bains, tant de vapeur que sulfureux ; j'ai fait ressortir les nombreux inconvéniens que présentait leur abus, tant dans les maladies de la peau que dans un grand nombre d'autres, contre lesquelles on les emploie indistinctement. J'ai ensuite fait voir rapidement que l'action de l'opium, loin d'être toujours efficace, est très-souvent nulle ou nuisible, tant dans les affections nerveuses que dans les affections chroniques en général. Le quinquina, employé sans réserve dans toutes les fièvres intermittentes, ne m'a pas paru jouir plus que les autres substances de propriétés spécifiques, quoi qu'il mérite plus que tout autre le nom de *médicament héroïque*. L'usage que l'on a fait pendant quelque temps, et que l'on fait encore aujourd'hui du nitrate d'argent dans l'épilepsie, m'en a fait faire un

petit article, dans lequel j'ai fait ressortir les dangers de ce moyen. J'ai énuméré successivement toutes les substances, ou à peu près, qui ont été proposées comme antiépileptique. J'ai passé ensuite à l'examen des antiscrophuleux : j'ai indiqué l'abus que l'on faisait des amers ; après quoi j'ai passé à l'énumération de la plupart des substances proposées comme antiscrophuleuses. J'ai signalé l'emploi du muriate de baryte; et j'ai montré les dangers auxquels l'emploi d'une pareille substance pouvait donner lieu. J'ai présenté quelques considérations sur l'usage de la noix vomique, proposée dernièrement dans la paralysie; j'en ai fait connaître les dangers effrayans. J'ai terminé par l'examen de la manière d'agir de la liqueur de *Van-Swiéten*, dont j'ai fait connaître l'abus dans les maladies vénériennes. J'ai montré ensuite le danger qu'il y a à se livrer aux charlatans dont l'ignorance, et plus souvent encore la mauvaise foi, la tromperie achevée, sont le partage.

J'aurais encore à faire connaître un très-grand nombre de substances revêtues du nom de *spécifiques ;* mais l'obligation que je me suis imposée de n'en envisager que quelques-unes des plus préconisées de nos jours dans certaines maladies me dispense d'entrer dans l'examen de l'acide prussique (hydro-cyanique, de la laitue vireuse, la digitale pourprée, etc., et d'une multitude d'autres dont on fait un abus trop universel.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum et præsentes et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Quæ ducere oportet quò maximè vergant eò ducenda, per loca convenientia. *Ibid.*, *aph.* 21.

III.

Epilepticis pueris, mutationes maximè ætatis et regionum, et vitæ, liberationem faciunt. *Sect.* 2, *aph.* 45.

IV.

Elleborus periculosus est sanas carnes habentibus : convulsionem enim inducit. *Sect.* 4, *aph.* 16.

V.

Convulsio ex elleboro, lethale. *Sect.* 5, *aph.* 1.

VI.

Hydropicis tussis superveniens, malum. *Sect.* 6, *aph.* 35.

VII.

Quibus occulti cancri fiunt, eos non curare melius est. Curati enim citò pereunt. Non curati verò, longius tempus perdurant. *Ibid.*, *aph.* 38.

VIII.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat, quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet *Sec.* 8, *aph.* 6.